

Chapitre 10 – Le théâtre au XIX^e siècle : un vent de liberté

Table des matières

Chapitre 10 – Le théâtre au XIX ^e siècle : un vent de liberté.....	1
Texte 1 Hugo, <i>Hernani</i> , 1830, p.160.....	2
Texte écho Gautier, « Première représentation d' <i>Hernani</i> », 1874, p.162.....	6
Texte 2 Musset, <i>On ne badine pas avec l'amour</i> , 1834, p.163.....	8
Texte 3 Labiche, <i>Un chapeau de paille d'Italie</i> , 1851, p.165.....	12
Texte 4 Jarry, <i>Ubu roi</i> , 1896, p.166.....	14
Texte écho Shakespeare, <i>Macbeth</i> , vers 1606, p.167.....	16

Texte 1 Hugo, *Hernani*, 1830, p.160

Le roi d'Espagne, don Carlos, s'introduit en cachette chez doña Sol, amoureuse d'Hernani et promise au vieux don Ruy Gomez de Silva. Il est accueilli par doña Josefa.

Une chambre à coucher, la nuit. Une lampe sur une table. Doña Josefa Duarte, vieille, en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais à la mode d'Isabelle-la-Catholique, Don Carlos.

Doña Josefa, seule. – *Elle ferme les rideaux cramoisis de la fenêtre, et met en ordre quelques fauteuils. On frappe à une petite porte dérobée à droite. Elle écoute. On frappe un second coup.*

Serait-ce déjà lui ?

Un nouveau coup.

C'est bien à l'escalier

Dérobé.

Un quatrième coup.

Vite, ouvrons !

Elle ouvre la petite porte masquée. Entre don Carlos, le manteau sur le visage et le chapeau sur les yeux.

Bonjour, beau cavalier.

Elle l'introduit. Il écarte son manteau, et laisse voir un riche costume de velours et de soie à la mode castillane de 1519. Elle le regarde sous le nez et recule

étonnée.

Quoi ! Seigneur Hernani, ce n'est pas vous ? – Main-forte !

Au feu !

Don Carlos, *lui saisissant le bras.*

Deux mots de plus, duègne¹, vous êtes morte !

Il la regarde fixement. Elle se tait effrayée.

- 5 Suis-je chez doña Sol ? fiancée au vieux duc
De Pastrana, son oncle, un bon seigneur, caduc²,
Vénérable et jaloux ? Dites. La belle adore
Un cavalier sans barbe et sans moustache encore,
Et reçoit tous les soirs, malgré les envieux,
10 Le jeune amant sans barbe à la barbe du vieux.
Suis-je bien informé ?

Elle se tait. Il la secoue par le bras.

Vous répondrez, peut-être.

Doña Josefa

Vous m'avez défendu de dire deux mots, maître.

Don Carlos

Aussi n'en veux-je qu'un. – Oui, – non. – Ta dame est bien

Doña Sol De Silva ? Parle.

Doña Josefa

Oui. Pourquoi ?

Don Carlos

Pour rien.

15 Le duc, son vieux futur³, est absent à cette heure ?

Doña Josefa

Oui.

Don Carlos

Sans doute elle attend son jeune ?

Doña Josefa

Oui.

Don Carlos

Que je meure !

Doña Josefa

20 Oui.

Don Carlos

Duègne, c'est ici qu'aura lieu l'entretien ?

Doña Josefa

Oui.

Don Carlos

Cache-moi céans⁴.

Doña Josefa

Vous ?

Don Carlos

25 Moi.

Doña Josefa.

Pourquoi ?

Don Carlos.

Pour rien.

Victor Hugo, *Hernani*, Acte I, scène 1, 1830.

1. Femme âgée, chargée de veiller sur la conduite d'une jeune personne. Dans la tradition théâtrale, c'est un personnage comique.

2. Vieux et faible.

3. Fiancé.

4. Ici, à l'instant.

**Texte écho Gautier, « Première représentation d'*Hernani* », 1874,
p.162**

Gautier revient sur la fameuse « bataille d'*Hernani* » qui marqua les débuts de cette aventure collective que fut le mouvement romantique.

25 février 1830 ! Cette date reste écrite dans le fond de notre passé en caractères flamboyants : la date de la première représentation d'*Hernani* ! Cette soirée décida de notre vie ! Là nous reçûmes l'impulsion qui nous pousse encore après tant d'années et qui nous fera marcher jusqu'au bout de la carrière. [...]

5 On s'est plu à représenter dans les petits journaux et les polémiques du temps ces jeunes hommes, tous de bonne famille, instruits, bien élevés, fous d'art et de poésie, ceux-ci écrivains, ceux-là peintres, les uns musiciens, les autres sculpteurs ou architectes, quelques-uns critiques et occupés à un titre quelconque de choses littéraires, comme un ramassis de truands sordides. Ce n'étaient pas les
10 Huns d'Attila qui campaient devant le Théâtre-Français, malpropres, farouches, hérissés, stupides ; mais bien les chevaliers de l'avenir, les champions de l'idée, les défenseurs de l'art libre ; et ils étaient beaux, libres et jeunes. [...]

L'orchestre et le balcon étaient pavés de crânes académiques et classiques. Une rumeur d'orage grondait sourdement dans la salle, il était temps que la toile se
15 levât : on en serait peut-être venu aux mains avant la pièce, tant l'animosité était grande de part et d'autre. Enfin les trois coups retentirent. Le rideau se replia lentement sur lui-même, et l'on vit, dans une chambre à coucher du seizième siècle, éclairée par une petite lampe, doña Josefa Duarte, vieille en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais à la mode d'Isabelle la Catholique, écoutant les
20 coups que doit frapper à la porte secrète un galant attendu par sa maîtresse :

« Serait-ce déjà lui ?

C'est bien à l'escalier

Dérobé »

25 La querelle était déjà engagée. Ce mot rejeté sans façon à l'autre vers, cet enjambement

audacieux, impertinent même, semblait un spadassin¹ de profession, un Saltabadil², un Scoronconcolo³ allant donner une pichenette sur le nez du classicisme pour le provoquer en duel.

Théophile Gautier, Histoire du romantisme, « Première représentation d'*Hernani* »,
1874.

1. Assassin à gages.

2. Personnage du Roi s'amuse, pièce à scandale de Victor Hugo représentée en 1832.

3. Personnage de Lorenzaccio d'Alfred de Musset, publié en 1834.

Texte 2 Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, 1834, p.163

Perdican et Camille, deux cousins, s'aiment et sont destinés l'un à l'autre depuis l'enfance. Mais Camille rompt sa promesse car elle a décidé de devenir religieuse. Pour la rendre jalouse, Perdican se fiance à Rosette, une jeune paysanne. Camille prend alors conscience de son amour et le dénouement réunit les deux personnages.

Un oratoire.

Entre Camille, elle se jette au pied de l'autel.

Camille. – M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu ? Vous le savez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle ; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous, j'ai cru parler sincèrement devant vous et ma conscience, vous le savez, mon père ; ne voulez-vous donc plus de moi ? Oh ! pourquoi faites-
5 vous mentir la vérité elle-même ? Pourquoi suis-je si faible ? Ah ! malheureuse, je ne puis plus prier !

Entre Perdican.

Perdican. – Orgueil, le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et moi ? La voilà pâle et
10 effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre ; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient

15 se joindre ?

Camille. – Qui m’a suivie ? Qui parle
sous cette voûte ? Est-ce toi, Perdican ?

Perdican. – Insensés que nous sommes !
nous nous aimons. Quel songe avons-nous
20 fait, Camille ? Quelles vaines paroles,
quelles misérables folies ont passé comme
un vent funeste entre nous deux ! Lequel
de nous a voulu tromper l’autre ? Hélas !
cette vie est elle-même un si pénible rêve !

25 pourquoi encore y mêler les nôtres ? Ô
mon Dieu, le bonheur est une perle si rare
dans cet océan d’ici-bas ! Tu nous l’avais
donné, pêcheur céleste, tu l’avais tiré des
profondeurs de l’abîme, cet inestimable

30 joyau ; et nous, comme des enfants gâtés
que nous sommes, nous en avons fait un
jouet ; le vert sentier qui nous amenait
l’un vers l’autre avait une pente si douce,
il était entouré de buissons si fleuris, il se

35 perdait dans un si tranquille horizon ! il
a bien fallu que la vanité, le bavardage
et la colère vinsent jeter leurs rochers
informes sur cette route céleste, qui nous
aurait conduits à toi dans un baiser ! Il a bien fallu que nous nous fissions du

40 mal, car nous sommes des hommes ! Ô insensés ! nous nous aimons. (*Il la prend dans ses bras.*)

Camille. – Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton cœur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a quinze ans qu'il le sait.

45 **Perdican.** – Chère créature, tu es à moi !

Il l'embrasse ;

on entend un grand cri derrière l'autel.

Camille. – C'est la voix de ma sœur de lait¹.

Perdican. – Comment est-elle ici ? Je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu
50 m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi sans que je m'en sois aperçu.

Camille. – Entrons dans cette galerie ; c'est là qu'on a crié.

Perdican. – Je ne sais ce que j'éprouve ; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

Camille. – La pauvre enfant nous a sans doute épiés ; elle s'est encore évanouie ;
55 viens, portons-lui secours ; hélas ! tout cela est cruel.

Perdican. – Non, en vérité, je n'entrerai pas ; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. (Camille sort.) Je vous en supplie, mon Dieu ! ne faites pas de moi un meurtrier ! Vous voyez ce qui se passe ; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort ; mais
60 notre cœur est pur ; ne tuez pas Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute ; elle est jeune, elle sera heureuse ; ne faites pas cela, ô Dieu ! vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants ! Eh bien ! Camille, qu'y a-t-il ?

Camille rentre.

Camille. – Elle est morte. Adieu, Perdican !

Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, Acte III, scène 8, 1834.

1. Enfant élevé chez la même nourrice. Il s'agit ici de Rosette.

Texte 3 Labiche, *Un chapeau de paille d'Italie*, 1851, p.165

Le jour où Fadinard doit se marier, son cheval mange le chapeau de paille d'Anaïs Beauperthuis, qui avait un rendez-vous avec son amant Émile.

Fadinard court tout Paris pour se procurer un nouveau chapeau, suivi par la noce ainsi que par le mari d'Anaïs...

Scène VII. Fadinard, Anaïs, Émile, Tardiveau.

Fadinard, *sortant de la maison avec le carton, suivi d'Anaïs et d'Émile.* – Venez, venez, madame... j'ai trouvé le chapeau... c'est votre salut... votre mari sait tout... il est sur mes talons... coiffez-vous et partez !... (*Il tient le carton. Anaïs et Émile l'ouvrent, regardent dedans et jettent un grand cri.*)

5 **Tous trois.** – Ah !...

Anaïs. – Ciel !...

Émile, *regardant dans le carton.* – Vide !...

Fadinard, *égaré et tenant le carton.* – Il y était !... il y était !... c'est mon vieux bosco¹ de beau-père qui l'a escamoté !... (*Se tournant.*) Où est-il ?... où est ma
10 femme ?... où est ma noce ?...

Tardiveau, *en train de s'en aller.* – Au poste, monsieur... tout ça au violon²...

(*Il sort à droite.*)

Fadinard. – Au violon !... ma noce !... et le chapeau aussi !... Comment faire ?

Anaïs, désolée. – Perdue !...

15 **Émile**, *frappé.* – Ah !... j'y vais... j'y vais, je connais l'officier ! (*Il entre au poste.*)

Fadinard, *joyeux.* – Il connaît l'officier !... nous l'aurons !... (*Bruit de voiture à gauche.*)

Beuperthuis, *dans la coulisse*. – Cocher, arrêtez-moi là !...

Anais. – Ciel ! mon mari !...

Eugène Labiche, *Un chapeau de paille d'Italie*, scène 7, 1851.

1. Terme familier pour désigner le maître d'équipage d'un navire.
2. Terme d'argot qui désigne la prison.

Texte 4 Jarry, *Ubu roi*, 1896, p.166

Dans cette scène d'exposition, on découvre le père Ubu, personnage grotesque, dont l'ambition politique est stimulée par sa femme.

Père Ubu. – De par ma chandelle verte¹, le roi Venceslas est encore bien vivant ; et même en admettant qu'il meure, n'a-t-il pas des légions d'enfants ?

Mère Ubu. – Qui t'empêche de massacrer toute la famille et de te mettre à leur place ?

5 **Père Ubu.** – Ah ! Mère Ubu, vous me faites injure et vous allez passer tout à l'heure par la casserole.

Mère Ubu. – Eh ! pauvre malheureux, si je passais par la casserole, qui te raccommoderait tes fonds de culotte ?

Père Ubu. – Eh vraiment ! et puis après ? N'ai-je pas un cul comme les autres ?

10 **Mère Ubu.** – À ta place, ce cul, je voudrais l'installer sur un trône. Tu pourrais augmenter indéfiniment tes richesses, manger fort souvent de l'andouille et rouler carrosse par les rues.

Père Ubu. – Si j'étais roi, je me ferais construire une grande capeline² comme celle que j'avais en Aragon et que ces gredins d'Espagnols m'ont impudemment
15 volée.

Mère Ubu. – Tu pourrais aussi te procurer un parapluie et un grand caban qui te tomberait sur les talons.

Père Ubu. – Ah ! je cède à la tentation. Bougre de merdre, merdre de bougre, si jamais je le rencontre au coin d'un bois, il passera un mauvais quart d'heure.

20 **Mère Ubu.** – Ah ! bien, Père Ubu, te voilà devenu un véritable homme.

Père Ubu. – Oh non ! moi, capitaine de dragons, massacrer le roi de Pologne !

plutôt mourir !

Mère Ubu. – Oh ! merdre ! (*Haut.*) Ainsi tu vas rester gueux comme un rat,

Père Ubu.

25 **Père Ubu.** – Ventrebleu, de par ma chandelle verte, j'aime mieux être gueux
comme un maigre et brave rat que riche comme un méchant et gras chat.

Mère Ubu. – Et la capeline ? et le parapluie ? et le grand caban ?

Père Ubu. – Eh bien, après, Mère Ubu ? (*Il s'en va en claquant la porte.*)

Mère Ubu. – Vrout, merdre, il a été dur à la détente, mais vrout, merdre, je
30 crois pourtant l'avoir ébranlé. Grâce à Dieu et à moi-même, peut-être dans huit
jours serai-je reine de Pologne.

Alfred Jarry, *Ubu roi*, Acte I, scène 1, 1896.

1. Juron récurrent dans la pièce.

2. Chapeau de femme.

Texte écho Shakespeare, *Macbeth*, vers 1606, p.167

Dans l'Écosse médiévale, le général Macbeth projette d'assassiner le roi Duncan pour s'emparer de son trône.

Macbeth. – Nous n'irons pas plus loin dans cette affaire. Il vient de m'honorer ; et j'ai acheté de toutes les classes du peuple une réputation dorée qu'il convient de porter maintenant dans l'éclat de sa fraîcheur, et non de jeter sitôt de côté.

Lady Macbeth. – Était-elle donc ivre, l'espérance dans laquelle vous vous drapiez ? s'est-elle endormie depuis ? et ne fait-elle que se réveiller pour verdir et pâlir ainsi devant ce qu'elle contemplait si volontiers ? Désormais je ferai le même cas de ton amour. As-tu peur d'être dans tes actes et dans ta résolution le même que dans ton désir ? Voudrais-tu avoir ce que tu estimes être l'ornement de la vie, et vivre couard¹ dans ta propre estime, laissant un je n'ose pas suivre un je voudrais, comme le pauvre chat de l'adage² ?

Macbeth. – Paix ! je te prie. J'ose tout ce qui sied à un homme ; qui ose au-delà n'en est plus un.

Lady Macbeth. – Quelle est donc la bête qui vous a poussé à me révéler cette affaire ? Quand vous l'avez osé, vous étiez un homme ; maintenant, soyez plus que vous n'étiez, vous n'en serez que plus homme.

William Shakespeare, *Macbeth*, scène 7, vers 1606, trad. François-Victor Hugo,

1866.

1. Peureux.

2. Proverbe anglais : « The cat would eat fish and would not wet her feet » : « Le chat voudrait bien manger du poisson, mais il craint de se mouiller les pattes. »